



N°157

Une Lanterne

1° lecture du livre du prophète Isaïe (Is 62, 1-5)

Pour la cause de Sion, je ne me tairai pas, et pour Jérusalem, je n'aurai de cesse que sa justice ne paraisse dans la clarté, et son salut comme une torche qui brûle. Et les nations verront ta justice ; tous les rois verront ta gloire. On te nommera d'un nom nouveau que la bouche du Seigneur dictera. Tu seras une couronne brillante dans la main du Seigneur, un diadème royal entre les doigts de ton Dieu. On ne te dira plus : « Délaissée ! » À ton pays, nul ne dira : « Désolation ! » Toi, tu seras appelée « Ma Préférence », cette terre se nommera « L'Épousée ». Car le Seigneur t'a préférée, et cette terre deviendra « L'Épousée ». Comme un jeune homme épouse une vierge, ton Bâtitteur t'épousera. Comme la jeune mariée fait la joie de son mari, tu seras la joie de ton Dieu.

Primitivement, l'Eglise célébrait le 6 janvier les premières Epiphanies du Seigneur de chaque évangile : sa Naissance (Lc), l'adoration des Mages (Mt), son Baptême (Mc) et Cana (Jn). Lorsque Noël fut détaché au 25 décembre, les trois autres restèrent groupées et fêtées au 6 janvier, comme cela est toujours le cas en Orient. Puis l'Occident garda au 6 janvier l'épiphanie aux Mages, et reporta au dimanche suivant celle du Baptême. Les noces de Cana furent reléguées au 2° dimanche du Temps ordinaire de année « C » uniquement (un an sur trois !)

La 1° lecture a pour thème la restauration future de Jérusalem. A la Ville sainte et à sa contrée, Dieu va donner le titre d'*épouse*. Ce texte a été écrit lors du retour des exilés qui ont trouvé la ville ruinée, dépeuplée, son Temple détruit. Ils ont bien tenté de tout relever mais ont dû abandonner les travaux, faute de moyens financiers et d'oppositions diverses. Les voilà donc découragés.

Un prophète anonyme, que l'on désigne sous le nom de III° Isaïe, (disciple du II°) clame sa confiance en un imminent et glorieux relèvement de la Ville sainte.

Qui parle ? Difficile à dire, car l'alternance entre la voix du prophète et celle de Yahvé est un des traits de ce poème, écrit Monique Piettre. Toujours est-il que nous savons que les rapatriés se plaignaient de la lenteur de Dieu à relever sa ville et son Temple. Etrange attitude, rétorquait le prophète, le retard vient de votre comportement envers Dieu, de vos péchés.

Mais Celui-ci pardonne vos fautes et vous allez voir ce qui va arriver : Jérusalem va être restaurée et va rayonner.

On perçoit souvent dans l'œuvre de ce prophète, une idée triomphaliste de vengeance : Le peuple sera vengé des humiliations subies. Pour cela, la finale de ce poème utilise l'image devenue classique depuis Osée, des épousailles de Dieu et de son peuple, image reprise par Jérémie, Ezékiel et le II° Isaïe. L'Alliance est exprimée en termes d'amour conjugal. Celle qui se disait délaissée va retrouver la faveur de l'Epoux.

Le premier signe du pardon de Dieu est le changement de nom : dans la Bible changer de nom, c'est recevoir une identité nouvelle, car le nom exprime l'être profond d'une personne, ou son rôle dans le plan du salut divin.

Evangile selon saint Jean (Jn 2, 1-11)

Le troisième jour, il y eut un mariage à Cana de Galilée. La mère de Jésus était là. Jésus aussi avait été invité au mariage avec ses disciples. Or, on manqua de vin. La mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. » Jésus lui répond : « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère dit à ceux qui servaient : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Or, il y avait là six jarres de pierre pour les purifications rituelles des Juifs ; chacune contenait deux à trois mesures, (c'est-à-dire environ cent litres). Jésus dit à ceux qui servaient : « Remplissez d'eau les jarres. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Il leur dit : « Maintenant, puisez, et portez-en au maître du repas. » Ils lui en portèrent. Et celui-ci goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais ceux qui servaient le savaient bien, eux qui avaient puisé l'eau. Alors le maître du repas appelle le marié et lui dit : « Tout le monde sert le bon vin en premier et, lorsque les gens ont bien bu, on apporte le moins bon. Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. » Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. C'était à Cana de Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Voilà un récit étonnant, écrit le P. Xavier Léon-Dufour. La scène se passe à Cana en Galilée, à 14 km au nord de Nazareth. C'est une petite localité dont est originaire Nathanaël qui vient de rencontrer Jésus, dans le passage précédent. (« Cana » sert de « mot crochet » entre les deux récits). Le texte dénote des attaches palestiniennes : une tradition antérieure est sans doute à la base de cet épisode fort travaillé par Jn, mais dont il est très difficile de démontrer la valeur historique.

Etonnant, car il n'est pas désigné comme « miracle » mais comme « signe ». Ce qui veut dire que le geste posé exprime le mystère personnel de Jésus, et révèle ce qu'il est venu apporter. Le récit est comme un tremplin qui doit conduire à croire qui est réellement Jésus, ce que l'évangéliste désigne par le mot « gloire ». Cana est le 1er signe. Le 2° sera celui de la guérison du fils d'un officier royal ; le 3° celui de la guérison d'un paralytique ; le 4°, la multiplication des pains ; le 5°, celui de la guérison de l'aveugle-né ; le 6°, la réanimation de Lazare, et le 7°, la pêche miraculeuse.

Pour Jn, ces « signes » attestent que Jésus est le Fils de Dieu, en ce sens que la surabondance et la qualité des biens donnés sont des actes par lesquels l'homme biblique reconnaît l'œuvre de Dieu.

Cependant, à lire le texte, on se pose des questions : Pourquoi, puisqu'il s'agit de noces, l'épouse est littéralement absente, et l'époux évoqué en finale de façon indirecte ? Pourquoi le vin est-il épuisé (chose inadmissible à l'époque !) ? Pourquoi « la mère » s'en aperçoit-elle avant le responsable du repas ? Pourquoi le dialogue entre Jésus et sa mère tient-il une si grande place ? Pourquoi parle-t-il de son *heure* ? Pourquoi avoir indiqué en détail le nombre et la qualité des jarres dont le contenu est anormalement développé ? Pourquoi s'étendre sur le rôle et l'obéissance scrupuleuse des servants ? Pourquoi Jésus ne procède-t-il pas comme ailleurs ? Pourquoi ne commande-t-il pas directement à l'eau dans une attitude d'autorité, comme dans d'autres cas ? Pourquoi l'eau, justement, est-elle mise en relief et qu'il est dit que ce n'est pas elle mais les jarres qui sont destinées aux purifications ? ... Si l'on tient compte de toutes ces particularités, la conclusion s'impose : le récit de Cana n'est pas d'ordre historique ou biographique, c'est un récit symbolique, écrit le Père Léon-Dufour.

Cela nous invite à aller voir le thème des noces dans la Bible, dit cet exégète .../...

.../... Dans les Ecritures, la fête humaine des noces qui dit l'amour de l'homme et de la femme, a servi pour exprimer l'alliance de Dieu avec son peuple. La répétition du mot « noce/mariage » au début est intentionnelle, elle marque le cadre symbolique du récit.

L'évènement se passe le « *troisième jour* ». Il ne s'agit pas de dater historiquement l'épisode, mais de l'assimiler aux grands évènements de la Bible qui se passent « *le troisième jour* » ; par exemple, la manifestation du Sinaï d'Ex 19,11. Placée en-tête, cette expression est là pour attirer l'attention sur ce qui va être « dit » dans le récit.

Dans la Bible, le « vin », donné en abondance, accompagne normalement le repas des noces ; il doit même couler à flots lors du festin des « noces finales » : *Voici venir des jours... où les montagnes feront dégoutter le jus de raisin, toutes les collines en seront ruisselantes*, dit Amos 9,13 ; *Le Seigneur, va donner un festin de viandes grasses et de vins vieux...*, dit aussi Isaïe 25,6.

Quels sont alors les partenaires de ces noces ? Non pas Jésus et l'humanité, mais Dieu et son peuple, symbolisé par la « mère » à laquelle on peut joindre les servants. .../...

.../... En effet, Marie n'est pas désignée par son nom, et elle est aussi appelée « Femme ». Cela est intentionnel. Tout comme « le disciple que Jésus aimait », « la mère » est un titre qui déborde l'individu. Ici, ce titre évoque Sion, représentée dans la Bible sous les traits d'une mère (Ps 87, 5). Comme à la croix, Marie personnifie Israël, l'Ancienne Alliance. Et l'on peut lire les servants comme les croyants soucieux d'obéir à la volonté de Dieu.

Jésus est-il l'Époux, comme on l'a souvent imaginé ? Cela ne peut convenir, car déjà l'Ancien Testament et la tradition juive n'attribuent pas au Messie le titre d'époux d'Israël. De plus, Jésus a été *invité*, tandis que le marié fait partie de la noce ou que la noce n'existe pas sans lui. L'Époux, c'est Dieu, comme l'appelle volontiers la Bible. Ainsi l'exclamation de l'intendant (*Tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant*) trouve son sens : il proclame que Dieu, après avoir attendu longtemps, a exaucé le désir profond d'Israël. Le récit présente donc symboliquement les noces de Dieu avec Israël, se réalisant grâce à l'œuvre de Jésus.

Derrière les paroles de la mère de Jésus, il faut entendre le peuple de l'Ancienne Alliance qui avoue sa situation de détresse en attendant l'accomplissement des noces promises par Dieu. La mère, (Sion), déclare le manque de ses enfants : « *Ils n'ont plus de vin* », dit-elle, et non, « *il n'y a plus de vin !* »

A sa manière indirecte et qui reste encore cachée à l'ensemble des convives, Jésus répond à l'espérance d'Israël en donnant un vin meilleur qui anticipe celui de la fin des temps.

La réponse de Jésus à sa mère est difficile à traduire. C'est une formule sémitique qui n'a guère d'équivalent dans nos langues européennes et dont le sens dépend du ton et du geste qui l'accompagne. Dans la Bible, cette formule, *ma li walak*, propre au langage diplomatique, met en question le lien entre deux partenaires, soit pour indiquer une rupture (Jos 22;25 ; 2 R 3,13), soit pour attirer l'attention sur une divergence (Jg 11,12 ; 2 S 16,10, ...). Ici, cette expression peut suggérer un malentendu... sur « l'heure » !

Au lieu de cruches, d'amphores ou d'outres, où l'on gardait le vin, Jn nous dit que Jésus utilise des récipients de pierre, destinés à un autre usage que la boisson, celui de la purification rituelle. Cela confirme le caractère symbolique du récit, d'autant que le nombre (six = sept moins un) implique une idée d'imperfection. En attendant la plénitude des Noces éternelles, (7/7), Jésus offre un vin meilleur que celui qu'offrait le Judaïsme. En les utilisant pour ses rites, et en les remplissant à ras bord, Israël est allé au bout de ce qu'il pouvait fournir. Jésus offre la possibilité d'aller plus loin. L'eau devient vin, et un vin meilleur que celui que l'humanité pouvait fournir. Le mot « maintenant », souligne que le temps d'accéder au festin final est arrivé : En Jésus, l'Alliance de Dieu avec les hommes s'accomplit. Cana en est comme le moment inaugural qui s'actualisera tout au long des siècles de l'Eglise où sera puisé et goutté, de jour en jour, le vin nouveau de Jésus. Enfin, si les jarres sont en pierres et distinguées des autres récipients, c'est parce qu'elles doivent durer. Ainsi, l'eau de la création est devenue l'eau de la purification, mais ensuite, grâce à la parole de Jésus, cette eau peut devenir vin..... Le récit de Cana offre au lecteur la meilleure façon de parler du rapport entre les deux Testaments ! (X. Léon-Dufour)

Dès le prologue de son livre, le but de Jn est de nous faire découvrir en Jésus, le mystère de la Parole, sa « gloire » (= sa divinité). Cana est de la théologie en images, écrit Michel HUBAUT. Pour en saisir sa portée symbolique, il faut nous resituer dans le cadre biblique où les noces entre Dieu et son peuple sont une image traditionnelle de l'Alliance : *Il arrivera, ce jour-là, que cette terre se nommera l'Épousée* » (Is 62, 4-5).

En situant ces noces, le troisième jour après la rencontre avec Philippe et Nathanaël qui avait eu lieu le 4^e jour de la semaine inaugurale du ministère de Jésus, Jn place en fait ce récit au 7^e jour ! Or, c'est le jour du repos de Dieu dans le poème de la Genèse. Il signale par là que ce repas préfigure le grand repos final, celui du Royaume, avec son banquet messianique.

Il manifesta sa gloire : En fait, rien n'est manifesté publiquement. Le signe reste caché. C'est bien le paradoxe de la foi ! Cana annonce déjà le mystère de Pâques : la glorification de Jésus y sera cachée aux foules, seuls les disciples, qui compriront ce « signe », auront le regard de la foi pour discerner les signes de la résurrection. Les disciples, ici, symbolisent et anticipent le « nous » de la communauté qui a confessé dans le prologue : « Nous avons vu sa gloire » !

Homélie pour le 2^o dimanche du Temps ordinaire (le 20, 10h30 : Lézignan)

Drôle de texte que celui des Noces de Cana : Rien n'est dit de l'épouse ; et l'époux est là, pour s'entendre un reproche, car, dans la tradition juive, c'est lui qui est chargé de choisir le vin et de faire en sorte qu'il y en ait assez pour les sept jours que dureraient les festivités d'un mariage. Curieux de voir aussi que le maître de repas chargé de l'intendance, ne se soit pas aperçu que le vin manquait. C'est une invitée, la mère de Jésus, qui le découvre et qui, au lieu de s'adresser à ce dernier ou à l'époux, va trouver Jésus ! Tous ces détails (et d'autres encore) nous mènent à conclure objectivement que ce texte n'est pas un article du journal racontant un événement local. Il ne relate pas un fait. Il est une leçon de catéchèse illustrée, à la manière des auteurs bibliques !

Mis à part les acteurs individuels, déjà repérés, il y a deux groupes présents dans ce récit : Les disciples nommés au début et à la fin mais qui restent passifs, et « ceux qui servaient » et sont à l'œuvre dans l'action qui se déroule. Le mot grec qu'utilise l'évangéliste pour les désigner, est révélateur : « diaconoï » (qui donnera « diacres »). Ce mot, dans l'église primitive, désignait ceux qui étaient au service de la Parole. Ce sont eux, les principaux acteurs du récit. D'abord ils sont sollicités par la mère de Jésus et reçoivent d'elle le conseil : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Sur l'ordre de la parole de Jésus, ce sont eux qui remplissent d'eau les jarres jusqu'au bord, puis qui puisent et portent l'eau changée en vin au maître de repas.

Or, l'évangéliste insiste sur un détail : eux, ils savent ! Le verbe grec utilisé offre un éventail de sens : ils voient, ils observent, ils examinent, ils sont informés, ils connaissent ... De plus, leur obéissance à la parole de Jésus, atteste qu'ils ont la foi, basée sur ce dont ils peuvent témoigner : Ils sont les seuls à savoir ce qui s'est passé.

Tout cela nous pose une question : qui sont « les disciples » et « ceux qui servaient » ? C'est le contexte dans lequel le IV^o évangile a été composé qui va nous donner la réponse. En effet, l'évangéliste écrit son texte pour les chrétiens de la 2^o génération. Pour lui, « ceux qui servaient » sont les chrétiens de la première génération, ceux qui ont suivi Jésus, l'ont vu à l'œuvre, ont observé les signes qu'il a donnés comme « preuve » de son identité : eux seuls, « savent » pour avoir vu et entendu le Maître (1^o de Jn 1, 1-4). Après Pâques, ils sont devenus « serviteurs » de la Parole et ont reçu mission de distribuer le vin de la Sagesse, c'est-à-dire l'enseignement de Jésus.

Par contre, les chrétiens qui n'ont ni connu ni entendu Jésus, ceux de la 2^o génération, (et par-delà, toutes les générations à venir) sont les « disciples » du texte. Eux, ils participent au repas du Seigneur, cette eucharistie qui anticipe le banquet des noces éternelles. Eux, doivent croire sans avoir vu, doivent faire confiance au témoignage de ceux qui ont légué aux générations à venir leur « savoir » : ce qu'ils ont vu et entendu. En se basant sur la foi des premiers témoins, les disciples doivent croire que Jésus a bien manifesté, par des signes, qu'il est bien l'Envoyé de Dieu.

Pour l'évangéliste, le savoir premier doit être accueilli et devenir le savoir de toute la communauté, comme le relate la finale de son évangile : « *C'est le disciple que Jésus aimait qui témoigne et nous savons que son témoignage est vrai.* »

Reste la question de ces jarres dont les dimensions sont surprenantes : un demi hecto chacune ! Elles attestent de la surabondance du don que fait Jésus. Or le vin, à l'époque, se mettait dans des contenants fragiles. A Cana, nous avons des jarres de pierre, pour nous dire que l'enseignement de Jésus peut durer ! D'ailleurs, que demande Jésus ? Il ne demande pas de vider les jarres, mais d'y puiser, d'y puiser le vin qu'il donne autant qu'il suffit pour l'assistance. Tout cela laisse entendre que le vin de Cana est inépuisable. Ce qui appuie cette lecture, c'est que le rédacteur a parsemé son texte d'indices qui orientent sur cette parole : « Maintenant, puisiez ! ». L'adverbe nous renvoie à notre « aujourd'hui », et l'impératif est toujours d'actualité. La fête messianique a commencé, désormais le vin ne saurait manquer. Il est donné à profusion pour chaque génération, nous en buvons encore à travers la Parole et le Pain !